

De la disparition des larmes

De la même autrice

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Et puis le roulis, 2018

Chez d'autres éditeurs

Nuits, La P'tite Hélène, 2019

Poèmes d'époque, Polder 184, 2019

L'Autre Jour, Lurlure, 2020

Je t'aime comme, Lurlure, 2021

Se coltiner grandir, Lurlure, 2022

Milène Tournier

De la disparition des larmes

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

Les lisières évoquent à la fois la frontière et la limite. La collection « Lisières » vise à proposer des textes ouverts, aux lisières de plusieurs territoires littéraires. Il s'agit de passer les frontières des genres (théâtraux, poétiques, romanesques, narratifs...) pour explorer des continents dont on pressent l'existence au-delà de ces lisières. Nos choix, collectifs, s'adressent à toutes sortes de voyageur·ses qui oseront sillonner avec les auteurs et les autrices des contrées nouvelles depuis le camp de base du théâtre.

© 2022, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-891-0 • ISSN : 2724-8305

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *De la disparition des larmes*, l'autorisation de l'autrice est nécessaire. La demande devra obligatoirement être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr).

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

La photo en couverture est libre de droits (pxhere.com).

Parler

Devant la glace le soir, assise sur le canapé toute droite comme le haut d'un boa figé parmi sa jungle, ou debout dans la pièce la nuit, le dire comme si ça s'arrachait et que ça me déchirait, de même seulement prononcer. De revenir au tout début. Et peut-être même pas pouvoir aller jusqu'au bout. Comme si ça sortait grand gond, et pas mes mille ans derrière, de pas bouger, de m'être enfermée moi sur moi, moi avec moi, mon animal dans mon animal, et essayer une fois l'inconnu, parce que j'y vais jamais, me promener dessous, plus bas, là où ça gît caverne le premier visage qu'on a eu, un jour d'être née, et d'avoir hurlé, dans la mémoire aussi de peut-être l'univers avant, quand y avait rien, et que c'était tout soit absolument beau soit absolument violent, ou les deux, et pas les portes automatiques du G20, pas le petit parc canin en bas des tours, et le parking à bus.

Les mots qu'on prononce, ils restent. Dans l'univers quelque part à un endroit du temps. Comme s'agrippent dans le ciel les nuages. Les mots que tu m'as dits, ceux-là que je dis, ils restent, ils vont rester.

Si on y retourne, on pourra les retrouver, encore debout. Comme aller nager sous l'eau, entre tous les moments d'avant, des petites momies qui tiennent contre les murs et les bouches encore ouvertes des gens, les humains comme des petits poissons. On me retrouvera, là comme là en train. Les murs autour de mes mains. Le vide, comme entre le hibou et le trou à hibou, entre mon cœur. Loin, dessous, sous l'eau de toutes les époques, les vieux rois mâchonnet leur couronne, l'enfant à leur côté leur fait doucement la toilette au

gant avec bien le petit virage dans l'aisselle. J'ai le sens quand même de l'histoire.

Le vent dans les coraux. Les coraux s'agitent doucement...

Je parle là.

Je me dis que peut-être tu entendras.

Je sais pas

la forme qu'a ta vie

si tu travailles et

quels habits tu as le matin et

quels rêves le soir

mais

peut-être tu entendras.

Peut-être.

Je vais parler, je risque quoi? Toute la nuit et toute seule, ça fera quoi? Cette nuit de cette nuit, parler, pousser une longue longue parole, me mettre à parler, au lieu des autres nuits hier, de tant m'être tue, la pièce pareille avec ton absence, ma bouche et le silence, parce que je m'en suis jamais servie, de qu'on peut parler, de ça qu'on peut, une fois, chez soi, dans le noir, se mettre à parler. Je parle maintenant, hier non, hier pas, maintenant pour demain avoir fait quelque chose, je parle, je me vais voir, je sais pas, je parle, déjà par là, commencer une chose qu'après je décide pas, déjà ça, ouvrir ce qui s'entrouvre, me servir de ça, comme oui, peut-être un cadeau, une sorte de cadeau, comme avoir un élastique possible qu'à moi, et l'élastique est à moi, mais pas l'élan, pas la force et contre-force, et l'éventualité qu'il saute du doigt et valse,

déjà là, et même si d'ailleurs ça s'arrête, si parfois ça pourra s'arrêter,
pas m'en faire, faire confiance,
le futur tout près, ici, presque sur moi, le futur proche du prochain
mot, le futur pire du silence du prochain mot, et qu'il faut bien
attirer le futur sur soi sinon le futur vient pas dans les pièces,
et l'on s'endort où l'on vivait, on s'est pas donné l'occasion, jamais
offert la chance,
alors pas craindre ni de trop ni de pas,
et même si ça, parfois, montera à la tête, même si ça, parfois, criera
à la tête, même si ça, parfois, au point parfois presque de pleurer,
parler dans le noir comme pleurer dans un oreiller, mais sans jamais
ton prénom le prononcer, tous les mots sauf celui de ton prénom.

faisais là, tu faisais pas « chat bite », tu disais pas « dis camion », « camion », et ne pinçais pas les seins. T'étais beau. T'étais grand et beau. T'étais bizarre et tu sentais bon. J'étais un peu perdue. J'écrivais des mots sur ma peau, ceux que je trouvais beaux et importants. Source. Anémie. C'est maladif, anémie, mais c'est doux, le mot. Liane. Navire. J'écrivais des poèmes sur les paumes de mes mains. Et je serrais les poings. Elle est toute fermée cette fille, elle est timide, elle est autiste ou quoi, c'est genre pire qu'une boîte noire, et moi je savais c'était de la poésie. De la poésie-toi.

T'étais le seul de la cour à avoir un sac en bandoulière. Les autres avaient des sacs à dos qui leur tombaient plus bas encore que mes cheveux, aux reins. Ton sac battait le long de ta jambe. Dedans c'était comme une cabane, ton carnet de correspondance, un décap-suleur, un livre de Rimbaud, des miettes de tabac, un harmonica... Quand il faisait trop froid j'y mettais mes deux mains, comme dans une grande poche, et tu disais je t'emmène, et tu m'emmenais avec encore mes mains.

On marchait d'un bout à l'autre de la cour. Les autres étaient assis, au-dessus du portable, une vidéo, un jeu. Toi et moi on marchait. J'étais grande et toi aussi. C'est sur les bords de la cour que les gens sont. Au milieu c'est vide. Comme les pays avec zéro densité. Même quand y avait un match de foot, on arrivait à passer, facilement, comme pile à un feu ça tourne au vert pour nous. Comme si les voies s'ouvraient. Dans le match de pas nous, c'était nous les mieux démarqués, le temps de passer, d'aller au mur du fond, et de revenir, en repassant par le match mais sans jamais percuter un joueur ou le ballon, comme si tout était simple, comme si le monde était en fait vraiment simple, et qu'il suffisait de marcher dedans, à quatre jambes à deux, toi et moi, moi avec mes longs cheveux, comme une